Les Echos
LE QUOTIDIEN DE L'ÉCONOMIE
18 octobre 2012

Retrouvez les enquêtes des « Echos » sur lesechos.fr/enquetes

JEUDI 18 OCTOBRE 2012 LES ECHOS GRAND ANGLE 11

cité de la réussite

THIERRY MARX
CHEF DU MANDARIN ORIENTAL

SON PARCOURS

Adepte de la cuisine moléculaire, Thierry Marx, cinquante ans, dirige depuis 2010 la restauration du Mandarin Oriental à Paris. Il y a notamment ouvert le restaurant Sur-mesure by Thierry Marx, le Camélia et un comptoir de pâtisseries.

SON ACTUALITÉ

Dans le cadre de la Cité de la réussite, qui se tient du 19 au 21 octobre à Paris, Thierry Marx participera demain à une table ronde intitulée « Le voyage : une expérience du partage ». Il a de nouveau reçu cette année 2 étoiles au Guide Michelin. Il a par ailleurs récemment ouvert à Paris, dans le quartier de Ménilmontant, une formation gratuite aux métiers de la restauration baptisée « Cuisine, mode d'emploi(s) » et destinée en priorité aux jeunes sans diplôme et aux personnes en réinsertion ou en reconversion professionnelle.

SPÉCIAL CITÉ DE LA RÉUSSITE (4/5)

« L'AMBITION N'EST PAS UNE VULGARITÉ »

Comment êtes-vous devenu cuisinier ?
C'est une longue histoire. Je suis né à Ménilmontant, dans un quartier populaire et multiculturel. Un quartier qui donnait l'impression d'être le dernier village résistant à l'ordre parisien. J'ai été élevé par mes grands-parents. Mon grand-père était plombier-chauffagiste. Il avait été militant communiste. A quatorze ans, j'ai commencé à être déscolarisé, c'était le temps des premières bagarres, des premiers ennuis. Je n'avais alors qu'une seule obsession : m'extraire de ce monde-là. J'avais déjà vissé au corps la volonté de sortir de mon milieu social. A l'époque, la conseillère d'orientation voulait m'envoyer vers une formation de mécanique générale… C'est mon grand-père qui m'a envoyé vers les Compagnons du devoir pour apprendre la pâtisserie. Je suis donc entré à quinze ans dans ce monde ésotérique, où je me suis tout de suite senti à l'aise. Dans une fraternité d'hommes qui parlaient vrai, qui ne méprisaient pas l'ouvrier. On allait de ville en ville, j'ai découvert la France, la ruralité. J'ai aussi appris le respect de la tradition compagnonique, le port des couleurs, le respect de la parole à table, le culte du secret… J'ai appris la pâtisserie dans des conditions extraordinaires, et j'ai découvert la fierté d'être ouvrier alors que je sortais d'un milieu où il fallait s'excuser de tout.

Mais curieusement, après cette formation, vous vous engagez dans l'armée !
De retour dans ma cité, après trois ans d'apprentissage, je n'avais plus d'amis, mes grands-parents étaient décédés. Je me suis retrouvé en décalage complet avec le monde dans lequel je revenais, rejeté par des jeunes qui étaient pourtant de la même condition que moi. Cela a été un vrai coup de blues. Je me suis engagé dans les paras, en 1979, et j'ai été envoyé au Liban. Ca a été le seul moyen de m'arracher à cette condition sociale dont je ne voulais plus… Au retour, j'ai multiplié les petits boulots : j'ai fait du gardiennage, j'ai été convoyeur de fonds, j'ai travaillé à Rungis. J'ai eu la chance de rencontrer des gens qui m'ont redonné le goût d'apprendre. A vingt-trois ans, j'ai repassé le brevet des collèges, je me suis présenté au bac littéraire. J'ai découvert la philo, je suis tombé en émoi devant Stendhal ! J'ai repris des cours de pâtisserie, mais tout cela ne menait pas très loin, c'était toujours la même galère.

« En France, il y a toujours un conflit entre tradition et innovation. Et puis on n'aime pas tuer le fantasme, on préfère continuer à croire que le chef va au marché tous les matins, qu'il n'y a rien de meilleur que la tarte aux pommes de sa grand-mère… »

C'est pourtant à ce moment-là que vous allez revenir vers la cuisine. Et entrer dans de grandes maisons…
J'ai d'abord fait un premier voyage, une escale à Sydney, alors que je ne parlais pas un mot d'anglais, dans un grand hôtel. Mais je n'ai fait illusion que quelques mois. Retour à la maison ; je retourne voir les Compagnons du devoir, qui me donnent un coup de main. Je cherche des chefs susceptibles de m'embaucher. Je vais à Roanne, où je découvre la cuisine sous vide – la haute technologie de la cuisine, déjà, à l'époque ; je fais une halte chez Bernard Loiseau, qui refuse de me prendre comme commis lorsqu'il voit mon CV, mais qui me donne une leçon de cuisine ; j'atterris, au culot, chez Taillevent, où je fais buvard, je répète les plats jour et nuit ; puis je suis embauché chez Joël Robuchon. Et c'est le départ…

Comment se passe votre intégration dans ce nouveau milieu ?
En fait, je sens vite que je ne fais pas vraiment partie de la fratrie des cuisiniers. Je suis le mec atypique. Il faut en découdre tout le temps… J'ai une gueule bizarre, je suis fou de sports, notamment du judo, je ne me laisse pas emmerder ! Je sens donc qu'il va falloir que je m'émancipe, que je m'impose d'abord à l'étranger. C'est ce qui m'a poussé à partir au Japon. Et puis je suis revenu pour ouvrir un restaurant en Touraine, à Montlouis-sur-Loire. La reconnaissance vient des guides. J'obtiens ma première étoile chez Michelin, 16/20 chez Gault & Millau, ma deuxième étoile… Et la rencontre avec José Gutman, le patron d'AXA Millésime, est un nouveau tournant.

DR

Pourquoi ?
Il m'a ouvert les yeux. Il m'a fait comprendre que ce n'était pas comme cela que j'allais construire une vie d'homme. José Gutman m'a fait rencontrer tous les patrons d'AXA. Sur ses conseils, j'ai pris des cours de management, je suis allé apprendre l'anglais à Berkeley, puis je suis devenu directeur général du château de Cordeillan-Bages, dans le Bordelais. C'est là que j'ai compris qu'il était possible de s'épanouir dans la création d'entreprise.

Votre virage vers la cuisine moléculaire date de cette époque-là. Pour vous, était-ce également une façon de prendre vos distances avec la profession ?
D'une certaine façon, oui. Mais il faut rappeler le contexte. En 1999-2000, le débat n'est plus franco-français. Il est devenu planétaire. On découvre qu'il y a des chefs en Australie, en Chine, au Japon, en Espagne. Je vais les voir et je découvre des gens qui ont mis d'autres lunettes pour regarder la cuisine. D'abord, ils ont arrêté de croire que le chef avait toujours raison et que c'était le seul à pouvoir penser juste. Ils ont créé des « cerveaux collectifs », des centres de R&D qui leur ont permis d'aller plus vite que nous, d'ouvrir de nouveaux horizons. La démarche m'a plu. J'ai foncé. Avec Raphaël Haumont, qui est physico-chimiste, nous avons mis sur pied à Orsay le seul et unique centre de recherche pour la gastronomie française.

Les critiques ont été assez virulentes au début…
J'en ai pris plein la figure. Je me suis fait éperonner par toute l'intelligentsia professionnelle, j'étais l'anti-terroir, le fossoyeur du patrimoine cullinaire français… Mais fossoyeur de quoi au juste ? Par essence, la cuisine EST moléculaire… Préparer un plat, c'est mettre en œuvre une série de phénomènes physico-chimiques. L'approche moléculaire permet juste de mieux comprendre ces phénomènes. Le problème, c'est qu'en France, il y a toujours un conflit entre tradition et innovation. Et puis on n'aime pas tuer le fantasme, on préfère continuer à croire que le chef va au marché tous les matins, qu'il n'y a rien de meilleur que la tarte aux pommes de sa grand-mère…

Il y a quand même dans cette démarche un côté expérimental, un travail en laboratoire, qui peut faire peur…
C'est vrai, « moléculaire » est un mot qui ne convient pas à l'univers fantasmé de la gastronomie, c'est comme nucléaire… Ca effraie… Et pourtant la cuisine moléculaire nous fait faire des bonds en avant ! La cryo-concentration [concentration des saveurs par le froid, NDLR] me permet par exemple de mettre moins de sucre dans ma cuisine. Une tarte tatin, c'est bon, c'est régressif, c'est du bonheur. Mais c'est aussi 800 calories par bouchée ! En comprenant mieux ce qui se passe pendant la cuisson, si vous pouvez conserver la même saveur en utilisant 200 grammes de sucre de moins par demi-livre, c'est intéressant non ? Et bien la cuisine moléculaire permet cela… Je suis le premier à reconnaître qu'à un moment donné, j'ai exagéré, j'ai voulu en rajouter en montrant la cryoconcentration en direct, avec l'azote liquide, la fumée… Ca devenait le cirque Pinder. Aujourd'hui, j'ai caché tout cela, je me sers de ces outils en cuisine, et je me concentre sur le plaisir de la dégustation.

« Notre société, aujourd'hui, ne s'attache pas aux projets de vie. Il faut presque s'excuser d'avoir perdu son emploi, et choisir à la hâte un nouveau métier pour espérer rebondir. Nous faisons fausse route… »

Vos étoiles Michelin et votre cuisine innovante vous ont fait connaître du grand public. Mais depuis quelque temps, vous vous investissez sur un autre terrain : celui de l'insertion professionnelle. Dans quel but ?
Je n'oublie pas d'où je viens. Et je sais ce qui m'a manqué dans mon parcours. J'ai commencé à m'intéresser à la problématique de l'insertion pour remettre sur les rails les jeunes des quartiers, les gens en grande difficulté. Qu'il s'agisse de l'atelier de cuisine nomade, créé à Blanquefort (Gironde), de l'école ouverte à Paris – Cuisine mode d'emploi(s) – ou des sessions de formation que j'assure en milieu carcéral, l'idée est toujours la même : à mon niveau, j'essaie de remettre en route cette mécanique qui fait qu'un ouvrier veut devenir contremaître, un contremaître rêve de devenir patron. L'ambition, quand elle est saine, porteuse d'espoirs, n'est pas une vulgarité.

En quoi votre démarche se distingue-t-elle des autres initiatives prises en ce domaine ?
Le but n'est pas de proposer un énième stage de formation professionnelle, mais d'aider les jeunes qui viennent nous voir à bâtir un projet personnel, sans angélisme, ni compassion. Notre société, aujourd'hui, ne s'attache pas aux projets de vie. Il faut presque s'excuser d'avoir perdu son emploi, et choisir à la hâte un nouveau métier pour espérer rebondir. Nous faisons fausse route… Quelqu'un se battra jour et nuit pour un projet personnel, pas pour un CAP. Après dix ans de RMI, on voit des gens terrorisés à l'idée de se confronter à nouveau au monde du travail. Il faut remettre en selle ces gens-là, les guérir de leurs peurs. Pour cela je crois beaucoup aux échanges transgénérationnels. Nos centres de formation s'appuient avant tout sur des instructeurs de plus de soixante ans, qui ont envie de donner du temps pour transmettre leur savoir. Nos élèves apprennent des choses simples : 80 gestes de base, 80 recettes de base. On balaie les 4 grands besoins d'un jeune ouvrier souhaitant devenir cuisinier ou pâtissier, et je pars, encore une fois, de mon cas personnel : que m'a-t-il manqué pour démarrer ? La culture générale, d'abord. Elle est déterminante ; l'enseignement rapide d'un métier, ensuite. Car quand vous vivez dans une cité, 327 euros par mois de salaire d'apprenti ne suffisent pas à vous extraire de votre environnement social ; le réseau, enfin. Comme j'ai la chance d'avoir de la visibilité, je leur en fais profiter, en téléphonant à tel ou tel chef…

Sur quels critères sélectionnez-vous les candidats ?
Nous sommes très durs dans le recrutement, très durs dans l'enseignement. La détermination des candidats doit être mise à l'épreuve. Notre modèle s'apparente un peu à un dojo. La personne qui vient nous voir doit adhérer aux grandes valeurs qui sont les nôtres. Des valeurs de respect, de courage, d'engagement. En gros, je leur dis si vous passez cette ligne, sachez que pendant douze semaines, ça va être très dur, mais si vous tenez le coup, vous sortirez avec un job, vous sortirez de la condition d'assisté dans laquelle vous étiez. Et ça marche ! A Paris, 95 % de nos élèves ont un emploi, et 80 % de ceux qui sont passés dans le pôle de cuisine nomade ont créé leur propre outil de travail.

PROPOS RECUEILLIS PAR GUILLAUME MAUJEAN ET PASCAL POGAM

Les Echos
LE QUOTIDIEN DE L'ÉCONOMIE
16 octobre 2012

cité de la réussite

CÉDRIC VILLANI
MATHÉMATICIEN

SON PARCOURS
Cédric Villani, 39 ans, s'est vu décerner en 2010 la médaille Fields, la plus prestigieuse des récompenses dans le domaine des mathématiques. Il dirige aujourd'hui l'Institut Henri-Poincaré et enseigne à l'université Claude-Bernard Lyon-I.

SON ACTUALITÉ
Dans le cadre de la Cité de la réussite, qui se tient du 19 au 21 octobre à Paris, Cédric Villani participera samedi à une table ronde sur « La passion des mathématiques en partage ». La publication de son récit autobiographique, « Théorème vivant » chez Grasset, l'a provisoirement amené à abandonner ses équations pour se consacrer à la rentrée littéraire. Membre du comité de pilotage des Assises de l'enseignement supérieur et de la recherche, il continue par ailleurs son travail d'évangélisation des sciences.

SPÉCIAL CITÉ DE LA RÉUSSITE (2/5)

« IL FAUT REPENSER NOTRE APPROCHE DE L'ENSEIGNEMENT »

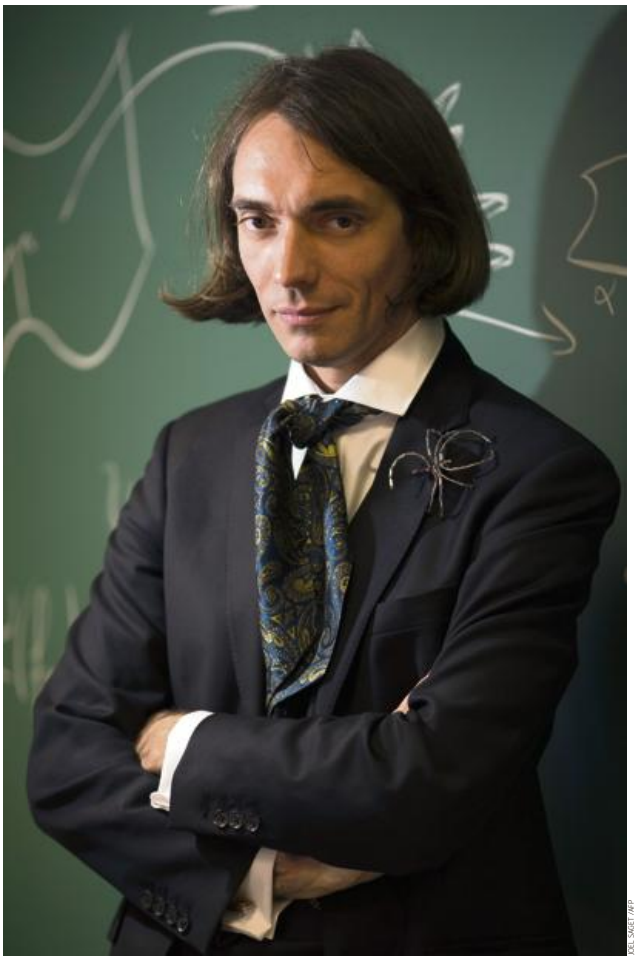
En août dernier, vous avez publié « Théorème vivant », récit de la genèse d'une avancée mathématique qui vous a valu la médaille Fields. Ce livre, pourtant paru dans la série jaune de Grasset, qui est sa collection littéraire, contient des pages entières d'équations incompréhensibles pour le commun des mortels…
C'est un choix éditorial atypique, réfléchi et assumé. Atypique parce que quand on écrit pour le grand public, la doxa veut qu'on ne mette aucune formule. L'astrophysicien Stephen Hawking rapporte que, quand il écrivait son best-seller « Une brève histoire du temps », son éditeur lui avait dit : « *Chaque formule que vous écrivez divise le nombre de lecteurs par deux.* » Je fais mentir l'adage puisque mon livre regorge de formules et vient de passer la barre des 30.000 exemplaires tirés ! Mais, ces formules, à aucun moment je ne demande à mes lecteurs de les comprendre, elles sont là comme de simples témoignages, à la manière de ces ébauches qui jonchent un atelier d'artiste. Le but de ce livre est de faire découvrir aux lecteurs une communauté, celle des mathématiciens, dans tous ses aspects sociologiques : comment ils travaillent, à qui et comment ils parlent, par quelles phases d'excitation ou d'abattement ils passent, etc. Je voulais surtout montrer quelles sont leurs interactions avec leurs collègues, avec leur famille, avec la technologie,

« On a complètement occulté ce qui devrait être le but premier des maths, qui n'est pas d'acquérir des notions ou des techniques, mais d'apprendre à construire un raisonnement logique. »

c'est-à-dire tout ce qui fait que l'idée va pouvoir se concrétiser, le théorème aboutir. Il ne faut pas croire que derrière une bonne idée mathématique se trouve juste un mathématicien ayant résolu le problème avec son seul cerveau : c'est tout un écosystème d'interactions humaines qui a rendu ce résultat possible. Si je ne donne pas d'explications des formules contenues dans le livre, c'est précisément parce que je veux que le lecteur ne cherche pas à les comprendre, mais concentre toute son attention sur ces aspects sociologiques, humains.

Une façon de dire que toutes les disciplines scientifiques, même celles que l'on qualifie de « dures », sont aussi des sciences humaines ?
Absolument. Toutes les sciences sont humaines parce que faites par des humains. Je dis souvent que les mathématiques partent de questionnements qui nous sont naturels mais leur appliquent un mode de raisonnement qui l'est moins. Les êtres humains sont faits pour fonctionner à base d'émotions, parce qu'elles sont plus efficaces que le raisonnement pour assurer la survie face au danger. Il faut faire un effort – un effort qui s'apprend – pour conduire un raisonnement logique qui peut être très complexe. Ce travail de structuration est au cœur de la démarche scientifique. On voit souvent la science comme une accumulation sans fin de faits. Mais, il y a cent ans, Henri Poincaré le disait déjà : « *On fabrique la science avec des faits comme une maison avec des pierres, mais la science n'est pas plus un amas de faits que la maison un amas de pierres.* »

Les mathématiques ont une image assez ambivalente : il y a ceux qui ont « la bosse pour » et ceux qui ne l'ont pas, et qui sont bien souvent exclus des meilleures filières pour la bonne raison que la sélection se fait encore principalement sur cette discipline…
C'est moins vrai que par le passé, ne serait-ce que parce que le niveau exigé en mathématiques d'un lycéen aujourd'hui est objectivement très inférieur à celui exigé il y a dix ans. Il y a eu un appauvrissement des programmes, qui partait peut-être d'une bonne intention, celle de rendre la discipline plus accessible, mais qui a complètement échoué. On a complètement occulté ce qui devrait être le but premier de cette matière, qui n'est pas d'acquérir des notions ou des techniques, mais d'apprendre à construire un raisonnement logique. Encore une fois, c'est quelque chose qui s'apprend : l'art de faire des démonstrations. Or cela s'apprend principalement en faisant des exercices. La philosophie contribue aussi à cet apprentissage, et ce n'est pas un hasard si tant de grands mathématiciens furent aussi de grands philosophes : Leibniz, Wittgenstein, Russell… Mais on trouve aussi, à l'opposé, des « philosophes » – si tant est qu'ils méritent ce nom – qui n'ont dans leurs raisonnements rien de rigoureux, comme Lacan et tous ceux que Bricmont et Sokal se sont amusés à éreinter dans « Impostures intellectuelles ». En mathématiques, vous êtes davantage tenu à la rigueur : la moindre erreur de raisonnement et toute la démonstration s'écroule.


REA. SAEZ / AFP

Vous intervenez régulièrement dans les salles de classe ou les amphis pour parler de mathématiques. Pourquoi et comment ?
Je le fais pour que les jeunes, quel que soit leur futur métier, aient conscience de l'existence de ces êtres qu'on appelle les mathématiciens, et plus généralement les chercheurs. Ce sont des acteurs importants et discrets de la vie publique, ne serait-ce que parce qu'ils jouent un rôle fondamental dans l'innovation et le progrès technologique. (A cet égard, la distinction que l'on fait toujours entre chercheurs et ingénieurs n'est pas pertinente.) Un autre élément de réponse, davantage lié au cours lui-même, c'est que j'interviens en complément du travail de l'enseignant, pour parler de choses que celui-ci, bien souvent, n'a pas le temps d'aborder. Des concepts comme ceux de vecteur ou de barycentre ne sont pas tombés du ciel, ils ont une histoire – une histoire humaine, pour revenir à ce que nous disions. Or ce sont les histoires qui intéressent : un ancien chômeur devenu député qui raconte son histoire aura bien plus d'impact sur les gens que toutes les statistiques du monde sur l'ascenseur social. Mes interventions sont des sortes de catalyseurs, qui augmentent l'intérêt et la motivation des élèves.

Vous êtes vous-même parent d'élèves. Trouvez-vous que les manuels insistent suffisamment sur cette dimension humaine et historique que vous évoquez ?
En général, pas assez. Mais il faut prendre garde à ne pas tomber dans l'excès inverse, et occulter les concepts. C'est une question de dosage. Mais allons au-delà des manuels. Les problèmes les plus sérieux de l'enseignement scientifique sont en amont, et plus structurels. D'abord, le problème du temps : on n'en consacre pas assez aux sciences, y compris dans les filières littéraires. Pas pour en faire ingurgiter davantage aux élèves, mais pour leur permettre de mieux apprivoiser les notions. Si vous accompagnez une définition de trois exercices, l'effet ne sera pas le même qu'avec un seul, il y aura moins d'élèves pour qui le train sera passé trop vite. L'autre grand problème tient à l'organisation même de l'école, en ce qui concerne tant les questions de management que d'évaluation. Le système actuel des inspections, je suis désolé de le dire, ne marche pas. Le fait que les inspecteurs n'enseignent plus ou peu les décrédibilise, le rythme aléatoire de leurs visites et le côté sanctionnant de la note sont problématiques. Quant à la possibilité qu'un enseignant puisse être affecté dans un établissement sans que le chef de cet établissement ait son mot à dire, elle est tout bonnement choquante : aucune autre organisation humaine ne fonctionne ainsi. Il faut repenser de manière plus réaliste, plus humaine, plus pragmatique, plus personnelle aussi, le monde de l'enseignement. Je prends juste un exemple : « La Main à la pâte » [une approche nouvelle de l'enseignement des sciences en primaire, fondée sur l'expérimentation et lancée par Georges Charpak en 1996, NDLR] est une initiative formidable qui a recueilli l'assentiment de tous les ministres de l'Education nationale qui se sont succédé depuis. N'empêche que, plus de quinze ans plus tard, le nombre d'établissements qui proposent cette activité reste marginal. Pourquoi ? Le système ne fonctionne pas bien : il est lent à la réaction, trop pointilleux dans son contrôle, ne fait pas assez de place aux initiatives personnelles et ne laisse pas les bonnes idées se répandre librement. C'est un problème de gouvernance.

Il y a en France une tradition d'excellence en mathématiques dont témoignent entre autres les deux médailles Fields de 2010 ou les deux lauréates françaises du prix Henri Poincaré cette année. Et pourtant, dans les différents classements internationaux (Pisa, TIMSS…), les jeunes Français ne se classent pas particulièrement bien. Comment expliquez-vous ce décalage ?
Il tient au fait que ceux qui sont les plus à l'aise et deviendront des chercheurs passeront à travers les défauts du système scolaire. Il est cruel de constater que même la France, qui se positionne au top niveau mondial en mathématiques, n'est pas capable d'avoir pour cette matière un enseignement de qualité et motivant. Et encore une fois, ce n'est pas la faute des enseignements, mais de tout l'écosystème. Quand on y réfléchit bien, la menace la plus fondamentale qui pèse sur la science occidentale n'est ni d'ordre budgétaire ni d'ordre structurel : c'est le manque de motivation des jeunes. On sait bien qu'on a en France un déficit de formation de scientifiques et d'ingénieurs alors qu'on en a plus besoin que jamais.

« La menace la plus fondamentale qui pèse sur la science occidentale n'est ni d'ordre budgétaire ni d'ordre structurel : c'est le manque de motivation des jeunes. »

A l'heure des Assises de l'enseignement supérieur et de la recherche, quelles autres réformes seraient selon vous souhaitables pour mieux faire partager le goût des sciences et développer la culture scientifique des Français ?
En tant que membre du comité de pilotage des Assises, je suis tenu à un devoir de réserve. Disons simplement que le maître mot est pour moi celui du contact direct entre les chercheurs et le grand public. C'est important qu'il ne soit pas laissé uniquement aux intermédiaires : journalistes scientifiques, vulgarisateurs, etc. Mais cela me met toujours mal à l'aise lorsque j'entends parler de « culture scientifique » : c'est un élément de la culture tout court. Souvenons-nous de Voltaire préfaçant les « Principia Mathematica » de Newton !

Votre vie de mathématicien de haut niveau est une vie de nomade : un jour Princeton, le lendemain à Tokyo ou Hyderabad. Cela a-t-il influé sur votre vision de la société française et vos convictions politiques ?
Très clairement. J'ai visité cet été, au titre de mes activités de mathématicien, mon 35e pays. C'est un enrichissement extraordinaire, et cela permet aussi de mieux comprendre ce qui fait la spécificité de votre propre pays. Y compris en termes intellectuels et scientifiques : un Français n'a pas la même façon de penser mathématiques qu'un Allemand, un Russe ou un Japonais ; ils partagent tous un même langage universel, mais ont une façon différente de l'aborder. Cela permet enfin de recadrer les choses au niveau mondial et de constater, par exemple, que l'Europe éclatée telle que nous la connaissons actuellement est une aberration. Le jour où l'Europe se rassemblera, elle dominera les Etats-Unis ou la Chine sur le plan économique, coiffera ces deux pays au classement des médailles olympiques… Mais, pour cela, il faut que nos enfants soient amenés à rencontrer chaque année leurs petits cousins européens à la faveur de programmes d'échange dès le primaire ; il faut que les médias parlent enfin d'Europe autrement que sous l'angle du jeu des antagonismes ; il faut que les citoyens de tous les pays de l'Union élisent au suffrage universel direct un président européen qui incarne le projet européen. Il faut faire les Etats-Unis d'Europe, c'est aussi cela le partage !

PROPOS RECUEILLIS PAR YANN VERDO

Les Echos
LE QUOTIDIEN DE L'ÉCONOMIE
4 avril 2008

GRAND ANGLE AVEC **LA REINE RANIA DE JORDANIE**

Il faut construire des ponts de fraternité entre les cultures

« Les Echos » et « Enjeux-Les Echos » sont partenaires de la Cité de la Réussite qui s'ouvre aujourd'hui et se déroulera jusqu'au 6 avril au Sénat et à la Sorbonne et coïncide avec le centenaire des « Echos ». Artistes, scientifiques, philosophes, etc. participent à l'événement ayant pour thème l'engagement. Aujourd'hui, rencontre avec la reine Rania de Jordanie.

Promouvoir le dialogue entre les cultures constitue l'une de vos priorités. Avant votre intervention, dimanche, à la Cité de la Réussite, pouvez-vous nous expliquer le but essentiel de votre engagement : lutter contre l'intolérance, la violence et, au bout du compte, en faveur de la paix ?

Je pense que tout est très lié… Je suis profondément engagée dans la construction de liens permettant une meilleure entente entre les peuples de toutes les cultures, de toutes les religions, de toutes les origines. Il faut montrer à chacun ce que nous avons en commun, souligner que nous partageons les mêmes inquiétudes et les mêmes valeurs. Quelles que soient notre race, notre religion, notre couleur de peau, nos croyances. Car nous devons affronter ensemble un défi global, la montée de l'intolérance et de la violence à laquelle nous assistons partout dans le monde. Moins visible, mais potentiellement plus dangereux, la peur et la suspicion latentes aboutissent au rejet de certains. Or ceux qui ont été rejetés risquent de se fermer aux autres plutôt que de s'intégrer. C'est vraiment un crève-cœur. Car, au bout du compte, nous appartenons tous, d'une certaine façon, à l'Orient et à l'Occident. L'Orient et l'Occident sont voisins. Mais pour être de bons voisins, il ne suffit pas de vivre l'un près de l'autre, il faut apprendre à vivre ensemble, ce qui exige de réels efforts. Il ne suffit pas d'affirmer qu'on est prêt à accepter le multiculturalisme. Il nous faut inviter notre voisin dans nos maisons, dans nos têtes, dans nos cœurs. Cela tient de l'alchimie culturelle : si vous avez confiance en quelqu'un, vous le laissez rentrer chez vous et vous apprenez de lui, mais si vous n'avez pas confiance, vous ne le laisserez pas entrer et vous n'apprendrez jamais rien de lui. La confiance mutuelle et la connaissance vont de pair.

Quelles que soient notre race, notre religion, notre couleur de peau, nos croyances, nous devons affronter ensemble un défi global, la montée de l'intolérance et de la violence partout dans le monde.

Quelle est la priorité : renforcer le dialogue entre les intellectuels, entre les religions ou entre les leaders politiques ?

Si nous voulons bâtir un monde meilleur, nous avons besoin d'un dialogue approfondi à tous les niveaux de la société : depuis les milieux d'affaires jusqu'aux gouvernements, en passant par la société civile. Il nous faut commencer par construire des ponts de fraternité, poser des vraies questions, savoir écouter les réponses pour étayer la confiance et développer des relations plus étroites. Il est aussi important d'insuffler à nos enfants l'importance de la confiance mutuelle et du respect. Chez eux dans leur famille, comme à l'école, avec leurs professeurs et leurs amis.

Comment promouvoir ces ponts de fraternité ?

Je pense que l'éducation est vitale pour combattre l'incompréhension entre les cultures. Si nous élevons nos enfants en semant dans leur esprit les graines de la confiance, de la tolérance et de la compassion, nous renforcerons, au bout du compte, la famille mondialisée. Et comme notre famille globalisée compte de plus en plus de jeunes, la jeunesse est une part importante de la solution. Il nous faut l'engager dans le dialogue interculturel, lui apprendre ce que sont toutes les religions. Il faut lui apprendre à identifier les signaux dangereux, ceux qui indiquent que la religion est utilisée pour justifier la haine, l'idolâtrie ou la violence. Et puis, il faut créer des opportunités, qu'il s'agisse d'emplois ou d'échanges éducatifs. La jeunesse doit être notre motivation prioritaire car ce sont les jeunes qui sont les catalyseurs du vrai changement.

La mondialisation est-elle un obstacle au dialogue interculturel dans la mesure où elle implique de très nombreuses traditions, cultures et religions, ou est-ce une chance puisqu'elle offre une audience aux dimensions de la planète ?

La mondialisation a permis de faire apparaître pléthore d'outils de communication que nous pouvons manier désormais du bout des doigts. Il suffit de cliquer sur un bouton pour voir ce qui se passe à l'autre bout de la planète. Nous pouvons nous transformer en auteurs de livres ou en producteurs de films que des millions de personnes vont lire, regarder, auxquels ils peuvent réagir. C'est pourquoi j'ai récemment créé une chaîne sur YouTube (1). C'est une fantastique plate-forme de dialogue et d'échanges. Je demande aux « YouTubers » de se joindre à moi pour briser les stéréotypes sur le monde arabe qui, depuis trop longtemps, ont abouti à calomnier ma région et son peuple. J'espère leur montrer la vérité sur cette partie du monde que je chéris et que j'appelle ma « maison ». Au fur et à mesure que nous échangeons des connaissances, nous forgeons des amitiés, des mains virtuelles se tendent et se serrent, de nouvelles voies s'ouvrent pour mieux se comprendre et s'accepter.

Réduire le fossé de leadership existant entre les hommes et les femmes est l'un des plus grands défis de ce siècle. Quand la moitié des talents d'une société est négligée et gaspillée, tout le monde en paie le prix.

Mais c'est vrai, il existe une autre face, sombre celle-là, des communications globalisées. Trop souvent, les gens accèdent à une information hors de son contexte, ils ont des contacts, sans vraiment communiquer. Ces outils, qui devraient éclairer les esprits, peuvent devenir des engins de désespoir et de haine. Alors que nous devons utiliser, de façon responsable, le cadeau des nouvelles technologies de l'information qui sont à notre disposition.

Les disparités entre les hommes et les femmes, qui existent dans votre région mais aussi dans de nombreux autres pays, contribuent-elles à la violence ?

L'inégalité entre les hommes et les femmes est une injustice qui tient à de nombreux facteurs et se dissimule derrière des normes sociales et culturelles dans le monde entier. Elle se manifeste de diverses façons et à différents niveaux, mais les femmes de tous les pays sont confrontées à des handicaps : une faible participation politique, un moindre accès à l'éducation et aux systèmes de santé, l'exclusion du marché du travail, etc. Je crois pourtant que ce serait une tragédie de continuer à assister à l'exclusion de tant de leaders potentiels, de talents de haut niveau, du fait simplement qu'il s'agit de femmes. Réduire le fossé de leadership existant entre les hommes et les femmes est l'un des plus grands défis de ce siècle. Il ne s'agit pas seulement d'une tragédie pour les filles ou les femmes, prises individuellement. C'est une perte terrible pour l'ensemble du monde. Quand la moitié des talents d'une société est négligée et gaspillée, le développement en souffre, le progrès stagne. Tout le monde en paie le prix. Heureusement, les dirigeants commencent à prendre au sérieux la question des disparités entre hommes et femmes. On le voit par exemple au travers des objectifs du Développement du millénaire lancés par les Nations unies et qui se concentrent explicitement sur le problème des femmes, comme l'éducation des filles, l'égalité hommes-femmes, la santé des mères. Mais je crains que nous ayons encore un long chemin à parcourir, aux niveaux national et local, pour résoudre ces problèmes, relever les défis du développement, faire progresser l'égalité devant l'emploi, la maternité, la santé des enfants. Et cela dans de nombreux pays à travers le monde.

L'heure est venue d'en finir avec le conflit israélo-palestinien, la tuerie des civils.

En quoi le dialogue interculturel peut-il aider à combattre ces disparités en Jordanie et dans le monde arabe ?

Relever ce défi passe en partie par le dialogue entre les cultures, mais aussi par un dialogue entre les pays, entre les femmes, entre les hommes et les femmes. Il n'existe pas de potion magique contre l'inégalité entre les hommes et les femmes. Il faut plutôt s'attaquer à ses racines et pour cela éduquer « et » les hommes « et » les femmes ; il nous faut aussi éduquer les enfants, filles ou garçons, dès l'école primaire et mettre en lumière des modèles capables de donner espoir et d'inspirer les femmes.

Beaucoup des défis à affronter sont communs aux femmes arabes et aux femmes du monde entier. Mais, bien sûr, nous avons nos propres spécificités, une propension à croire que les femmes doivent être des épouses et des mères, au lieu de chercher à faire carrière. Toutefois, les choses évoluent. Le monde arabe a fait et continue de faire de vrais progrès pour réduire les inégalités dans le domaine de l'éducation et de la santé. Selon la Banque mondiale, le Moyen-Orient est même l'une des régions qui consacre le plus de moyens financiers à l'éducation. Et dans nombre de nos pays, la majorité des étudiants à l'université sont des femmes. Le problème surgit quand ces ambitieuses jeunes femmes, une fois diplômées, ont l'intention d'entrer dans la vie active. Sans être négligeable, la part des femmes qui travaillent est encore peu élevée dans notre région. Nous avons des femmes qui sont ingénieurs, juges, PDG, médecins, professeurs, ministres… Ce sont elles qui fermement, fièrement et tranquillement mettent à mal les stéréotypes. Elles ouvrent ainsi la voie à la prochaine génération. Il faudrait que les médias relayent cette réalité et ne se concentrent pas uniquement sur les aspects négatifs de ces inégalités.

L'opinion publique arabe comprend d'ailleurs de mieux en mieux que notre région ne pourra pas progresser si la moitié de sa population est laissée en arrière. Selon un sondage Gallup, la majorité des hommes dans les sociétés musulmanes reconnaissent qu'on devrait laisser les femmes voter sans les influencer, faire le travail pour lequel elles sont qualifiées et bénéficier des mêmes droits légaux que les hommes. Ce sondage concerne aussi l'Arabie saoudite, le seul pays de la région couvert par l'étude et où les femmes n'ont pas le droit de vote.

Mais, c'est vrai, les lois ne suffisent pas pour provoquer le réel changement dont nous avons besoin afin de relever des défis tenant aux mentalités, à la culture. Et il nous reste un long chemin à parcourir avant de convaincre les législateurs, les gestionnaires et la société dans son ensemble de l'importance de l'égalité hommes-femmes.

Quel rôle spécifique est le vôtre comme reine de Jordanie : expliquer au Proche-Orient les progrès réalisés dans votre pays, expliquer au monde que même dans une région aussi tourmentée que le Moyen-Orient, chacun peut aider les ennemis d'hier et d'aujourd'hui à mieux se comprendre ?

Le travail d'une reine, comme tous les autres métiers, évolue avec le temps. Il y a dix ans par exemple, la nécessité d'un dialogue entre les cultures ne s'imposait pas comme aujourd'hui. Maintenant, elle fait partie intégrante de mon travail. L'un de mes devoirs les plus importants, avec mon mari, est de faire connaître ce que j'aime appeler « l'autre Moyen-Orient ». Pour qu'on ne retienne pas uniquement de cette région, les images négatives qui, trop souvent, passent sur les écrans de télévision. On devrait voir dans la Jordanie une terre dont la culture est riche, le potentiel réel et dont la population aime la paix. Voilà le monde arabe et islamique que je connais et que je chéris.

Je ne pense jamais à mon travail comme un devoir en soi. Je me sens bénie car ma position me permet de rencontrer beaucoup de gens, d'écouter leurs aspirations, de comprendre ce dont ils ont besoin… et de tenter de changer un peu leur vie.

Qu'est-ce qui vous inquiète le plus et quel est votre principal sujet d'espoir ?

Ce qui me préoccupe le plus ? Le conflit qui se poursuit entre les Palestiniens et les Israéliens. Pour les enfants, c'est écrasant. Ce conflit leur vole leur enfance, il étouffe leurs rêves. Nous devons mettre un terme à ce cauchemar. L'heure est venue d'un nouvel engagement, de lever le siège. La tuerie de civils doit prendre fin, des deux côtés. Et les leaders, des deux côtés, soutenus par la communauté internationale doivent engager un dialogue honnête, la seule voie viable vers la paix.

Mon principal sujet d'espoir ? Comme vous le savez sans doute, les jeunes représentent les deux tiers du monde arabe et quand je voyage en Jordanie ou dans la région, quand je rencontre des jeunes de tous horizons, je ne cesse de m'émerveiller de leur énergie, de leur ambition, de leur optimisme. On leur doit tellement d'initiatives innovantes, qui attestent de leur esprit entrepreneurial… Du lancement de radios communautaires au sein des universités à celui d'ateliers de bijoux en passant par la création de sociétés de relations publiques ou celle de médias sérieux, même s'ils sont parfois provocateurs. Je suis très fière de leur volontarisme et de l'existence de nombre d'associations qui prouvent que nos jeunes prennent en main leur avenir individuellement mais aussi l'avenir de la collectivité.

PROPOS RECUEILLIS PAR
FRANÇOISE CROUÏGNEAU

(1) http://youtube.com/QueenRania

Femme de tête et reine des cœurs

Convictions. La beauté et le charme liés à l'intelligence et aux convictions… difficile d'éviter l'emphase ou le simplisme des contes de fées lorsqu'il s'agit de la reine Rania de Jordanie. Derrière l'icône qui fascine les femmes et séduit les pourfendeurs d'intolérance, au grand dam des islamistes et des extrémistes, se dessine pourtant une personnalité plus complexe que ne le laisse apparaître son élégance souriante. A l'image de cette fille de médecin née à Tulkarem, cette petite ville du cœur de la Cisjordanie. Le mortel poison du conflit israélo-palestinien, elle le connaît de longue date. Comme elle sait ce que la guerre veut dire, elle qui a fui avec sa famille vers Amman lorsqu'en 1991, l'invasion du Koweït par Saddam Hussein a déclenché l'opération Tempête du désert, lancée sous commandement américain. Elle a alors vingt et un ans et un solide bagage anglo-saxon : la New English School au Koweït puis l'université américaine du Caire, où elle a obtenu un diplôme de gestion. Le temps d'une courte découverte du milieu bancaire à la Citibank puis des nouvelles technologies comme chargée d'affaires chez Apple, et son destin bascule.

Rania de Jordanie rendant visite à des blessés dans un hôpital d'Amman, en novembre 2005, après une série d'attentats perpétrés dans des hôtels.

Deux ans après son arrivée à Amman, la ravissante et brillante Palestinienne épouse le prince Abdallah II appelé à devenir roi de Jordanie en février 1993. Devenue la plus jeune souveraine de la planète, la reine Rania ne se laissera pas enfermer dans l'image sur papier glacé qui lui a valu d'être sacrée l'une des plus belles femmes du monde par Harpers & Queen et la « reine la plus élégante du monde » par « Vanity Fair » en 2005. Elle saura utiliser son charme et son empathie comme une arme au service de ses convictions, Et des convictions, elle n'en manque pas.

Depuis dix-huit ans, sous toutes les latitudes, de l'Unicef à Davos, la reine Rania s'est faite l'inlassable avocate des droits de la femme et de la protection des enfants, de la réconciliation entre les cultures et les religions, entre la tradition et la modernité. Des engagements marqués du sceau d'un islam modéré et ouvert qui alimente les querelles. Mais ne l'empêche pas, sans rien renier de ses croyances, de dénoncer les dérives religieuses et le poids de traditions dont pâtissent encore bien des femmes. En affirmant que le port du voile tient d'un « libre choix personnel » et non d'une contrainte, en luttant contre les « crimes d'honneur », ces meurtres de femmes accusées d'avoir « déshonoré » leur famille, elle a parfois fait couler beaucoup d'encre. Son action en faveur des enfants pris dans l'engrenage du terrorisme et de la violence, dans les territoires palestiniens ou en Irak, dépasse les clichés des souveraines charitables et compatissantes.

« Forbes » l'a d'ailleurs rangée l'an dernier parmi les 100 femmes les plus puissantes de la planète. Un signal encourageant. Mais dont les limites sont évidentes. A la mesure des tensions au Moyen-Orient, des conflits dans le monde et de disparités trop profondes pour disparaître comme par enchantement.

F. C.

Les Echos
LE QUOTIDIEN DE L'ÉCONOMIE
15 octobre 1996

ENQUÊTE

TRANSFORMATION • *L'angoisse lucide, utilisée comme arme de combat contre le racisme, la répression, les dérives nées de la technologie ou de la mondialisation : avant d'en débattre le week-end prochain à la Sorbonne, lors de la Cité de la réussite, Elie Wiesel, écrivain rescapé des camps de la mort et prix Nobel de la paix, nous livre son message sur les peurs d'aujourd'hui et de demain ; pour préserver la paix et la vie.*

Grand angle avec Elie Wiesel

Le changement, c'est le verbe

Vous êtes un citoyen du monde. Né en Europe centrale, vous habitez aux Etats-Unis et voyagez beaucoup. Comment ressentez-vous la façon dont les hommes vivent ou craignent le changement, selon les continents où ils vivent ?

En apparence, il y a peu de changements. On quitte un hôtel pour un autre, tous les hôtels se ressemblent. On quitte une culture pour une autre parce qu'elles semblent les mêmes. C'est partout Coca-Cola, c'est partout Colgate... On a l'impression que les mêmes personnes font les mêmes choses. C'est une vision superficielle. Il suffit de parler et ça change. Les images sont partout pareilles mais le verbe ne l'est pas. Le changement c'est le verbe. Cela ne veut pas dire que les craintes ne transcendent pas les frontières, ni l'espérance. Un homme en Inde n'éprouve pas la même peur qu'une femme ou un homme en Islande. Pourquoi ? Parce que la peur du pauvre n'est pas celle du riche. La peur du pauvre, c'est le pain. Aura-t-il du pain demain pour nourrir ses enfants ? La peur du riche, c'est l'économie au sens le plus large du terme. S'il est riche, il veut être plus riche. Que va-t-il arriver si la Bourse tombe ou monte ? C'est bien la peur, mais ce n'est plus la même peur. Comme la peur du malade n'est pas la peur du médecin. Pourtant les deux ont le même ennemi, la mort.

Est-ce que la peur n'a pas changé de caractère dans les pays riches ? Aux Etats-Unis, en Europe, de nouveaux types de peurs apparaissent, menaçant la cohésion sociale. Comment l'analysez-vous, comment y remédier ?

Les solutions ne sont pas de mon domaine sinon je ferais des sciences politiques. Ce dont vous parlez ce n'est pas toujours de la peur, c'est du malaise, surtout dans les pays industrialisés. Le malaise, c'est quand rien ne marche plus, que tout est pareil. On a les mêmes personnes aux postes de commandement. On a le même système, les mêmes employés, le même gouvernement, et pourtant rien ne marche plus. C'est cela le malaise. Et ce malaise paralyse car on veut le changement et on en a peur. En même temps, dans certains pays, c'est tout le contraire. Il suffit qu'un candidat en campagne électorale dise qu'on en a « ras-le-bol » et c'est cette phrase qui fait pencher la balance. Parce qu'alors les gens s'identifient à ce ras-le-bol et disent « on veut le changement ».

On a le sentiment que les autorités morales existent de moins en moins, en particulier dans les démocraties. Est-ce que la peur se nourrit aussi du fait qu'il n'y a plus d'autorité de référence ?

Je ne suis pas sûr que les deux soient liés, mais les deux existent. Vous dites « les autorités morales » au pluriel. Je suis plus modeste. Mais l'autorité morale, au singulier, il n'y en a pas.

Il n'y en a pas ou il n'y en a plus ?

Il n'y en a plus. Quand Gandhi et Einstein parlaient, le monde écoutait. Montrez-moi aujourd'hui un homme qu'on écoute lorsqu'il parle. Tout de suite des soupçons pèsent sur lui, c'est peut-être pour cela que des gens bien ne se présentent pas aux élections. Je ne connais pas la situation en France. Mais en Amérique, c'est cela : certains auraient pu aider le pays, inventer, innover, créer, donner une ferveur à la jeunesse surtout, mais ils ont peur.

La peur est ce qui sépare les individus. Sauf pour le racisme. Il n'y a pas de raciste seul. Il a besoin de la foule pour vivre sa haine.

Ce que vous dites est terrible pour Bill Clinton.

Bill Clinton, c'est autre chose. Je l'aime bien. Je ne me mêle pas des campagnes électorales. Je n'ai pas de position, ni pour ni contre. Mais les campagnes électorales sont devenues tellement dures... C'est un strip-tease total des candidats. Or la Bible dit qu'il n'y a pas de juste sans péché. Chez nous il n'y a pas de saint. En politique il n'y a pas de saint. Mère Thérésa ne se présente pas aux élections. Moïse non plus n'a pas été démocratiquement élu, il a été l'envoyé de Dieu. Qui se présentera aux élections ? Pas ceux qui n'ont pas péché, mais ceux qui savent très bien cacher leurs écarts. L'autorité morale, qui pourrait dire où elle existe ? Les médias en portent aussi partiellement la responsabilité. Parce que la transparence est devenue tellement importante – et je suis pour – que parfois on exagère.

Est-ce la faute de cette transparence ?

La vie privée par exemple ne l'est plus en Amérique. En France, elle l'est encore un peu. Vous vous souvenez de Gary Hart ? Il aurait pu être président. Mais parce qu'un photographe l'a pris en photo avec une jeune femme sur ses genoux, ça a été fini. La vie privée, sacro-sainte, ne l'est plus.

Les médias devraient se refaire une morale ?

Je pense qu'ils devraient avoir une déontologie véritable. Il y a une frontière. C'est quoi la civilisation ? C'est une frontière. Au-delà de cette frontière, on ne peut plus continuer sans se déconsidérer.

Il y a un média qui écrase tout et répond à une logique commerciale, la télévision. Comment remettre un peu de bon sens dans son développement ?

La télévision malheureusement n'a qu'un objectif, le divertissement. En Amérique, on appelle cela « entertainement ». J'ai horreur de ça. Il m'arrive de regarder des programmes d'information. En Amérique, on les appelle des « shows ». Comment ça un « show»? Il s'agit de choses sérieuses, on ne joue pas ! Comment faire ? On ne peut pas interdire, ce serait de la censure. Mais je pense que la télévision devrait reconnaître son rôle pédagogique. Sinon elle perdra le sens de sa mission. Je ne dis pas qu'elle ne doit pas montrer aussi du divertissement, l'argent est l'argent, il y a la publicité... Et puis si un candidat au Sénat avait le choix entre une heure sur CBS et avoir un grand article dans « Time Magazine » avec la couverture, qu'est-ce qu'il ferait ? Il irait à CBS. La télévision, c'est l'image.

Prenons l'exemple de cet homme qui avait découvert la bombe à Atlanta pendant les jeux Olympiques et que la télévision a traité comme un coupable. Cet homme a tout perdu. Pensez-vous qu'un jour une réaction des téléspectateurs puisse obliger la télévision à se remettre en question ?

La télévision a beau jeu de dire « ce n'est pas nous qui l'avons considéré coupable, c'est le FBI ». C'est trop facile. Mais qui le lui dira, et comment le lui dire ? Là, la presse écrite ignore son pouvoir. Savez-vous que les gens de télévision ont une peur atroce, non pas de ce qui est dit sur une autre chaîne, mais de ce qui est dit dans le journal ? Eux respectent la presse écrite beaucoup plus que le lecteur moyen.

La peur semble aujourd'hui plus profondément individuelle qu'auparavant, en tout cas en Europe où le sens de la collectivité, d'une certaine solidarité semble disparaître.

C'est vrai. Sauf pour le racisme. Le racisme est une attitude collective. Il n'y a pas de raciste seul. Le raciste cherche toujours la foule. C'est dans la foule qu'il arrive à s'épancher, à s'exprimer par la violence. Le raciste seul, c'est inconcevable. Il a besoin de cette foule pour faire vivre sa haine. Et la peur du racisme aussi est collective. Chaque fois qu'il y a une réponse au racisme, c'est une réponse de peur collective : « On ne peut pas tolérer cela. » Mais en général la peur est ce qui sépare les individus.

La montée rampante du racisme inquiète en France. Est-ce simplement la peur de l'autre, de l'immigré, de l'étranger ?

Comment expliquer un racisme, genre Le Pen ? Un étranger devrait être un invité. Presque un invité d'honneur. J'ai fait un essai là-dessus. Je me souviens, chez nous, dans la petite ville des Carpates où je suis né. Ce n'est pas Paris, ce n'est pas New York. On y aimait les étrangers.

Le chantre de l'angoisse

Sa silhouette frêle est connue dans le monde entier. La mèche rebelle grisonne, le sourire se fait parfois amer, le regard, lui, reste blessé, passionné. D'une voix douce, presque monocorde, inimitable, Elie Wiesel ne cesse de conter ses angoisses. Pour lutter contre l'humiliation, l'oubli ou, pire, l'indifférence qui a permis l'holocauste ou l'apartheid hier, la haine aujourd'hui ou demain. Son destin aura été scellé autour de quatre « étapes déterminantes » qu'il rappelle, comme en passant, dans le second tome de ses souvenirs qui vient de paraître (1) : Sighet, Auschwitz, Paris, New York. Sighet, petite ville de Transylvanie devenue roumaine où il a connu une enfance paisible. Jusqu'à ce que le « jeune talmudiste » soit confronté à l'indicible des camps de la mort dont, seul de sa famille, il est sorti vivant, à seize ans. Commence alors une succession d'« arrêts et de départs ». A Paris où il reprend ses études et réside jusqu'en 1956, parvenant à une maîtrise parfaite du français, langue dans laquelle il a écrit la majorité de ses ouvrages.

Jeune journaliste, il interviewe François Mauriac qui l'encourage à écrire et parraine son premier livre, « La Nuit », témoignage de son expérience concentrationnaire. L'écrivain, le poète, le penseur se sont depuis lors joué des frontières. Et ce sera le « Messager de l'humanité » que le prix Nobel de la paix couronnera en 1986. Il y a juste dix ans. Le rêveur angoissé est devenu homme d'action, a gommé son sionisme militant pour plaider en faveur de la paix israélo-palestinienne et multiplié les combats au nom de la dignité de l'homme. Avec le verbe comme seule arme.

Devenu citoyen américain, il vit désormais à New York mais continue inlassablement à dénoncer toutes les persécutions. Avec les contradictions que cela peut comporter pour un introverti devenu homme public et soumis au feu des critiques. Cet écorché vif les supportera mal, surtout lorsqu'elles émanent d'intellectuels ou de personnalités qui lui sont proches. Fascinant toujours, irritant parfois, Elie Wiesel reste une autorité morale inclassable et indispensable. Mais sans doute terriblement solitaire.

F. C.

(1) « ... et la mer n'est pas remplie », aux éditions du Seuil.

Les Echos
LE QUOTIDIEN DE L'ÉCONOMIE
15 octobre 1996

J'étais jaloux quand un ami avait réussi le vendredi soir, à la veille du shabbat, à dénicher un étranger pour l'inviter chez lui. Un étranger apporte sa culture, un message nouveau, une légende nouvelle, un éclairage nouveau. Je peux écouter des heures un étranger. Aujourd'hui, il éveille les soupçons...

Ce qui nourrit le racisme, c'est la crainte du grand nombre. Les gens ont peur de perdre leur identité. Avec l'effondrement des frontières morales mais aussi physiques, va-t-on assister à un mélange croissant des races et des nationalités comme aux Etats-Unis ?

Cela pourrait se passer ainsi. Je suis pour l'abolition des frontières, pour qu'on invite tous les immigrés, tous les étrangers. C'est facile, je ne suis pas au pouvoir, je ne suis pas un politicien. Mais, en vérité, des gens m'interpellent. Ils me disent : « J'ai quatre enfants, j'ai un emploi. Mais c'est difficile de boucler les fin de mois. Si on accepte les immigrés, leur salaire sera moins élevé que le mien, donc on va me licencier. Vous avez pitié d'eux, vous n'avez pas pitié de mes enfants et de moi ? »

Qu'est-ce que vous leur répondez ?

Je reste un temps sans voix.... Et je me dis que si j'étais au pouvoir, si je gouvernais un pays riche, je chercherais un génie de l'économie. Car les problèmes économiques sont plus faciles à résoudre que les problèmes humains.

Est-ce que l'un ne passe pas par l'autre ?

Sans doute.

Même les économistes parlent aujourd'hui en termes de capital social, de capital humain, voire en prix de la vie, plus élevée dans les pays riches que dans les pays pauvres.

Quand j'étais en Inde, il y a longtemps de cela, j'étais attiré par la beauté du mysticisme hindou... Ces dieux qui ont des fonctions très spécifiques, l'idée que nous glissons dans le cosmos, qu'on ne meurt pas mais qu'on fait partie du grand, de l'ineffable, de l'innommable, qu'on devient une petite partie humaine du grand tout. J'ai quitté l'Inde parce que je me suis rendu compte que s'ils savaient très bien gérer leur souffrance – cela ne me dérange pas – ils savaient aussi très bien gérer la souffrance de l'autre, ce que je n'accepte pas. Lorsque je me promenais avec des amis à Calcutta ou à Bombay, il y avait des gens étendus dans la rue. Ils les enjambaient et, face à mes interrogations, répondaient *« souffrir c'est bien »*. Pourquoi est-ce bien ? En Inde, le prix de la vie humaine n'est rien. Je ne dirais pas le prix, en fait. Je préfère la valeur ou plutôt le poids d'une vie.

Beaucoup de chefs d'entreprise s'interrogent sur ce que l'économiste appelle la clause sociale. Peut-on s'opposer à ce que des produits soient fabriqués dans certains pays à très bas prix par des enfants, des prisonniers politiques ?

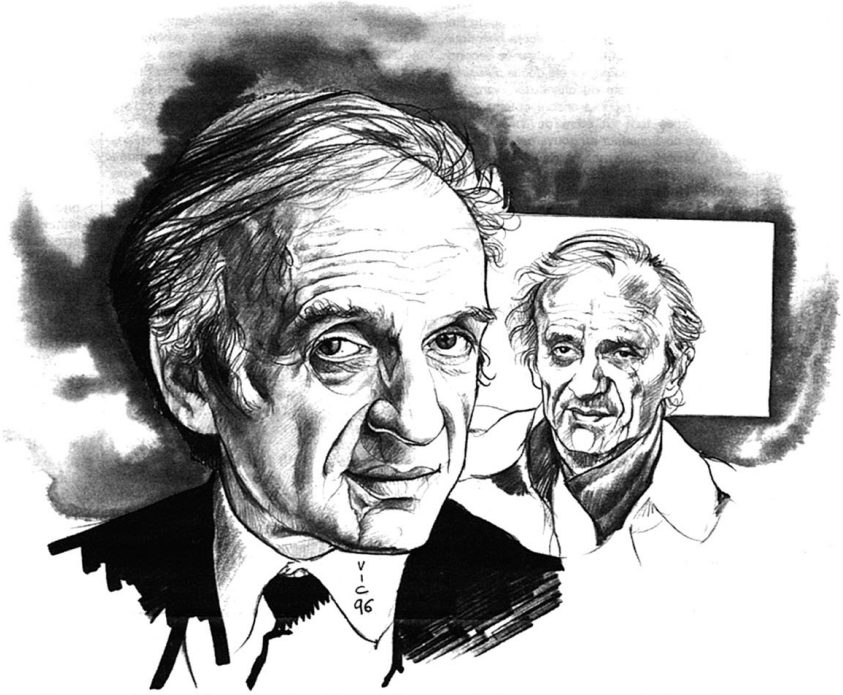
Faire travailler les enfants, c'est un crime contre l'enfance, contre l'innocence. Chaque enfant a le droit de grandir. Réduire l'enfance à l'esclavage est un crime. Pour les prisonniers, c'est un peu pareil. On les soumet à des travaux forcés. Une société civilisée n'a plus de travaux forcés.

Mais comment un chef d'entreprise qui cherche à acheter des produits peu chers peut-il choisir sainement entre l'intérêt de son entreprise, de ses employés, et l'intérêt des enfants ou des prisonniers politiques de Chine ou d'ailleurs ?

Cette question relève de l'éthique et non seulement du commerce. Au chef d'entreprise, je demanderai : *« Monsieur, si l'on vous propose du textile au marché noir, qui a illégalement passé la frontière et qui coûte 50 % moins cher, l'achèterez-vous ? »* Il me répondra : *« Non, parce que c'est illégal. »* Ce doit être la même chose quand il faut lutter contre l'exploitation de l'enfant, du prisonnier politique.

Ne craignez-vous pas que le message universel que voulait livrer l'Occident disparaisse lui aussi, confronté au message indien, à la culture asiatique qui ne s'appuient pas sur les mêmes valeurs ?

Je ne suis pas opposé à l'abolition des frontières. Mais je ne veux pas un homme universel. Je veux que chaque peuple garde sa diversité, sa spécificité. Sinon tous les gens parleraient la même langue, raconteraient la même histoire, les mêmes blagues... Ce serait terrible.



Le risque est minime.

Pour l'instant, oui. Mais la peur existe au niveau intellectuel d'un grand métissage, d'une grande universalisation. L'identité nationale, collective, la culture nationale, il faut maintenir cela.

Les hommes ont toujours eu peur du progrès. Y a-t-il dans le progrès des éléments qui vous font peur ?

Oui. D'abord la peur ultime : j'ai peur de la bombe atomique, j'ai peur de ce big-bang. Ça a commencé avec un big-bang, ça peut se terminer par un big-bang. Je vous donne un exemple : j'ai parlé de ma peur au directeur du FBI il y a quelques mois. Il disait que peut-être un jour on arrivera à produire une sorte de missile nucléaire qui entrerait dans un attaché-case. Pourquoi demain ne ferait-on pas un ordinateur nucléaire de poche ? J'ai peur de cela. Je n'ai pas peur des grandes puissances où les gens sont responsables. Mais, dans dix ans, dans vingt ans, les nouveaux Khadafi pourraient acheter une petite fusée comme cela. Même aujourd'hui, regardez la Russie, puissance nucléaire où il y a la pagaille. Imaginons l'envoyé d'un petit dictateur qui arrive dans un village, un mafioso bien habillé qui rencontre un général russe quatre étoiles, qui gagne peut-être 70 dollars par mois. Il lui propose 10 millions de dollars, sur un compte numéroté en Suisse, avec cinq passeports pour lui-même, sa femme et ses enfants... contre une petite aide nucléaire. Le général refusera peut-être. Mais un autre, général à deux étoiles furieux de ne pas en avoir quatre, finira peut-être par accepter.

Un étranger devrait être un invité. Presque un invité d'honneur. Un étranger apporte sa culture, un message nouveau, une légende nouvelle. Aujourd'hui, il éveille les soupçons.

Le progrès aussi peut nuire aux libertés individuelles. Regardez les écoutes téléphoniques dont la France s'est préoccupée. La technique, en un sens, mange la liberté et notre imaginaire. On laisse les machines imaginer notre avenir. En même temps, le progrès scientifique est extraordinaire. Ce qu'on arrive à faire en médecine, en chirurgie, en neurochirurgie, rentrer dans le cerveau...

L'universalité de certains langages, de certains outils comme Internet vous fait peur ?

Je ne connais pas Internet. J'appartiens à un autre siècle. Le téléphone suffit. Je comprends le téléphone. Pas Internet. Ça devrait me faire peur. Mais c'est une épée à double tranchant. Imaginons un Parisien qui a un accident à Chicago. Grâce à cette technologie, le chirurgien de Chicago, instantanément, peut se mettre en contact avec Paris, obtenir toutes les données dont il a besoin, sauver cette vie humaine.

Le progrès médical est une chance immense, mais il a un coût. Où s'arrêter dans la course permanente à l'allongement de la vie, compte tenu du coût énorme de la médecine ?

C'est un problème crucial. En Amérique, par exemple, on fait tout pour prolonger la vie, mais, dès qu'un homme ou une femme atteint l'âge de soixante-cinq ans, on le met à la porte. On les fait vivre pour les éliminer plus tard. Dans le meilleur des cas, on les envoie en Floride, en Arizona, loin, loin... et on leur dit *« c'est fini »*. Je comprends aussi l'autre thèse : il faut que les jeunes trouvent leur place. Je crois qu'il faut, comme je le disais tout à l'heure, trouver des génies non seulement scientifiques, mais des génies moraux. Qu'on invente dans le domaine de la moralité avec la même ferveur, la même passion, la même connaissance, que l'on emploie pour découvrir de nouvelles théories économiques ou un nouveau produit chimique.

Il nous faut inventer dans le domaine de la moralité avec la même ferveur, la même passion, la même connaissance que pour découvrir des théories économiques ou un nouveau produit chimique.

Mais pensez-vous que les sociétés occidentales peuvent échapper au fait de dire un jour qu'il ne sera plus de la responsabilité de la collectivité d'assumer le prix de la survie de quelques-uns ?

J'espère ne pas être là quand ça arrivera.

Où le philosophe situe-t-il la frontière ?

C'est là où le philosophe est utile. Car rien ne remplace la vie. La vie n'est remplacée que par la vie et pas par la mort. On n'a pas le droit de dire : *« Vous, vous êtes une bouche inutile »*, comme au Moyen Age. Nous ne sommes pas des dieux, nous ne jugeons pas qui vivra et qui mourra. Si cela arrive, ce sera un désastre. Tout être humain est utile.

Vous excluez l'euthanasie, même volontaire, comme cela s'est récemment pratiqué, légalement, en Australie ?

Cela mérite une méditation approfondie. Tout ce que je peux dire, c'est que je ne veux pas d'une loi donnant le droit automatique de pratiquer l'euthanasie. J'aimerais que chaque cas soit traité individuellement, comme un cas unique. Et qu'il y ait, aux côtés du malade, un petit groupe pour le guider, un petit groupe de parents, un guide spirituel ou moral, un médecin.

Jusqu'où un homme malade qui a un pouvoir temporel ou spirituel – Jean-Paul II, Deng Xiaoping, Eltsine – peut-il rester en place sans mettre en péril ce qu'il représente ?

Je n'ai pas honte de l'avouer : je ne sais pas. Il faudrait créer une cellule pour cela, oui. Car cela pose un problème pour la démocratie lorsqu'il s'agit de quelqu'un élu démocratiquement. Il faudrait que cette commission soit secrète car, si elle était publique, il y aurait des pressions de toutes parts.

Vous parliez de vos peurs vis-à-vis du nucléaire, de l'informatique, du mauvais côté du progrès. Y a-t-il, dans le monde, des régions où la situation vous inquiète plus que d'autres ?

Oui. Partout où se commettent des atrocités, au Rwanda, en Bosnie, au Bangladesh, au Cachemire, au Moyen-Orient. C'est angoissant ce qui arrive en Israël. Et pourtant, je me fais violence pour être optimiste. Le processus de paix doit continuer, il n'y a pas d'autre solution. Il faut que Palestiniens et Israéliens comprennent que la peur est la même des deux côtés et que le changement est pour le bien-être d'un côté et de l'autre. Cela semble simpliste. Mais il faut arriver à les convaincre.

Quelqu'un comme vous peut-il aider à les convaincre ?

Non. Vous savez, les politiciens n'écoutent que les politiciens, pas les écrivains. Ils écoutent les journalistes, pas les écrivains. Nous sommes des rêveurs. Quand un président de la République dit quelque chose, ils écoutent parce qu'ils ont peur. Encore la peur. Dieu merci... il y a la peur.

La peur peut-elle être utile ?

Bien sûr. J'ai peur de traverser la rue quand il y a beaucoup d'automobiles parce que je peux me faire écraser. La peur est donc utile. Elle est là pour préserver la vie.

Que pensez-vous du pessimisme de l'opinion publique, du fait que les gens participent de moins en moins aux élections ?

Ce n'est pas du pessimisme. Le pessimisme ne m'inquiète pas tellement car on sait comment y remédier. C'est le cynisme. On se dit, *« de toute façon, ça ne changera pas »*, ou *« les prochains seront comme les actuels »*. Dans la Grèce antique, il y avait plusieurs sectes comme cela, les épicuriens, les sophistes et, pire, les cyniques. Pour un cynique, le bien et le mal se valent. Il n'y a plus de différence. A un degré autre, le cynique, c'est l'indifférent.

Les hommes politiques ne sont-ils pas cyniques par construction, par profession ?

Malheureusement, il fut un temps où les services politiques étaient très nobles. On les respectait. C'était le temps de la Cité.

Comment retrouver la Cité ?

On la construit d'abord en soi-même. Ensuite, on s'ouvre.

PROPOS RECUEILLIS PAR
FRANÇOISE CROUÏGNEAU
ET NICOLAS BEYTOUT